

Mon père est viv, et cet homme est insc- lent. Non, non, je souffrirai seule; je me préparerai seule à mourir, ajouta-t- elle tandis que de grosses larmes j'ail- lissaient de nouveau de ses yeux.

— Céleste, Céleste, tu m'épouvantes, dit Mme de Langerain sérieusement alarmée; cette odieuse prédiction ne s'accomplira pas.

— Je ne sais; mais je le sens, je ne saurais l'oublier. Me voilà replongée dans toutes mes terreurs, dans tous mes pressentiments. Mourir, mourir! et laisser mon père seul! oh! cette pensée m'a fait un mal affreux.

Elle se tut un instant et reprit:

— Au moins je ne léguerais à personne ce mal héréditaire dont je suis atteinte. Je l'ai dit à M. de Berny, je ne me marierai jamais.

Mme de Langerain s'approcha de Céleste, posa sa main sur son front qui brûlait, et l'obligea à la regarder en face.

— Parles-tu sérieusement? dit-elle.

— Très sérieusement, matante. Mon père d'ailleurs a besoin de moi, je lui consacrerai ce qui me reste de vie.

— Encore s'écria Mme de Langerain mais tu es folle, Céleste. Parce qu'il plaît à cet homme de te faire de vaines menaces, vas-tu compromettre ton avenir?

— Il est cruel, matante; mais il est médecin et habile, vous me l'avez dit vous-même. Il ne parlerait pas avec assurance s'il ne devinait pas la gravité de mon état.

Ce fut en vain que Mme de Lange- rain épuisa tous les raisonnements pour combattre les fatales convictions de la jeune fille. Elle avait l'imagination frappée, et sa tante ne put détruire l'impression produite par cette odieuse lettre. Elle la quitta, espérant que le temps calmerait ses craintes, et lui promit de garder le plus inviolable secret.

V.

— Léopold Berthenay, en choisissant comme instrument de sa vengeance de cette mort savait de quelle terrible portée elle devait être sur sa victime. Elle venait répondre comme un

écho à ce pressentiment fatale que la famille de Céleste de Langerain avait été impuissante à chasser entièrement de son esprit. La pensée qu'elle serait inévitablement atteinte de la maladie terrible qui avait emporté sa mère avait en effet plané sur sa jeunesse comme un de ces nuages lourds de grêle que redouteraient les fleurs étaient accessibles à la crainte; car, en tombant, ils effeuilleraient leur corolle et rompraient leur tige. Avec son organisation malade et sa vive imagination, la jeune fille se laissait parfois maîtriser par ses impressions; et entre la vie et elle s'é- tait toujours tendu, comme un voile de deuil, ce pressentiment d'une mort hâti- ve qui assombrissait toutes ses joies. L'arrêt porté par un homme à la science médicale duquel elle croyait la foudroya. Son persécuteur, d'ailleurs, ne se borna pas à cet avertissement.

Il s'attacha aux pas de la jeune fille. Elle le retrouvait partout; partout surgissait devant elle ce spectre qui n'avait que des paroles de mort sur les lèvres, et il n'y avait pas de moyen qu'il n'employât pour faire retentir à ses oreilles cette menace permanente, qui vibrait comme un glas. Il avait pour cela des idées diaboliquement ingénieu- ses. Elle était au dehors et au dedans; elle revêtait toutes les formes, elle s'in- sinuait partout; plus d'une fois elle lui arriva au milieu d'objets de toilette. Un jour elle regut de Paris un carton ren- fermant des esquisses qu'elle avait de- mandées; l'une d'elles représentait une tombe avec ses initiales et ces mots: "Elle avait vingt-cinq ans." Elle ai- mait à orner de fleurs quelques-uns des appartements de sa maison; elle s'en priva, après avoir plusieurs fois trouvé des branches de cyprès mêlés à ses bou- quets.

Sa santé devint chancelante, et elle persista dans sa résolution de ne pas se marier. Dans son état de souffrance on expliqua l'étrange tristesse qui s'était emparée d'elle en même temps qu'un incessant besoin de mouvement. Cet homme, dont elle avait peur, l'effrayait, et elle voulait le fuir. Il l'atteignait partout, et elle était même obligée de subir par- fois sa présence; car, tremblant à la pensée de voir ses menées découvertes